

La jalousie et le temps (Freud, Rank et le traumatisme de la naissance de l'autre)

Il sera peu question ici des déformations que produisent dans la perception du passé et du futur la jalousie constituée, celle d'Hermione, de Médée ou d'Othello, ou encore la jalousie délirante étudiée par les psychiatres, mais plutôt de la jalousie infantile, ainsi que du ou des traumatismes qui la provoquent. De là semble résulter une curieuse nostalgie, apparemment sans objet, dont l'étude conduit à s'interroger sur les rapports de la psychanalyse, de la psychologie et de la philosophie.

Je commencerai par mentionner quelques faits de divers ordres qui m'ont paru faire problème.

1. D'abord un fait tiré de mon expérience d'enseignant.

Bien qu'omniprésente en littérature, en philosophie, en psychologie, au cinéma, dans la vie quotidienne etc., la jalousie est parfois assez curieusement méconnue là où elle devrait apparaître de manière évidente. Ainsi, il y a quelques années, des étudiants de maîtrise de psychologie ne voyaient pas tout de suite qu'elle était le thème principal du texte dans lequel Freud, pour critiquer la théorie de l'« instinct grégaire » et lui substituer celle de l'« animal de horde », évoque à un certain moment « la troupe exaltée de femmes et de jeunes filles amoureuses qui se pressent autour du chanteur ou du pianiste après sa prestation » et qui, renonçant chacune à être aimées individuellement, deviennent solidaires dans l'hommage qu'elles lui rendent¹. Il s'agissait pourtant d'étudiants expérimentés et bons connaisseurs des autres textes classiques de Freud sur la

1. *Psychologie des masses et analyse du moi* (1921), G.W. XIII, 133-135 ; tr. fr. OCP, XVI, 59-60.

jalousie¹. Mais jugeant probablement cette notion trop banale et habitués à en user de plus sophistiquées, ils étaient, tel ce visiteur de zoo qui voit la puce sur l'éléphant mais pas l'éléphant, allés chercher la petite bête au lieu de voir d'abord l'essentiel.

2. Ensuite un constat quant à la place de la jalousie dans la littérature psychanalytique actuelle : elle y est curieusement assez restreinte. Par exemple, il n'y a pas d'article « jalousie » dans le *Vocabulaire de la psychanalyse* de Laplanche et Pontalis. Certes, la jalousie n'est peut-être pas un concept psychanalytique au sens strict, mais quand on accueille — comme ils le font — « angoisse », « conscience », « détresse », on pourrait y ajouter « jalousie », quitte à souligner, comme Lagache, qu'entre la jalousie « normale » et la jalousie délirante, il y a tous les degrés². Même exclusion dans cette somme freudo-lacanienne qu'est *L'apport freudien*, publié en 1993 sous la direction de Pierre Kaufmann³. De même, dans l'ouvrage collectif *Psychanalyse* publié sous la direction d'Alain et Sophie de

-
1. Par exemple, la discussion de l'analyse du Président Schreber qui rattache à une motion de désir homosexuel les quatre formes de la paranoïa : délire de persécution, érotomanie, délire de jalousie, délire de grandeur (*Remarques psychanalytiques sur un cas de paranoïa*, G.W. VIII, 298-302 ; tr. fr. in OCP, X, p. 284-289).
 – ou encore le passage du chapitre 16 des *Leçons d'Introduction à la psychanalyse* où Freud, pour montrer que la psychanalyse fait « comprendre » là où la psychiatrie se contente d'étiqueter, évoque la jalousie délirante d'une femme qui accuse son mari d'infidélité pour nier ses propres désirs d'adultère (G.W. XI, 256-263 ; tr. fr. OCP, XIV, 256-263) ;
 – ou encore l'article de 1922 : *De quelques mécanismes névrotiques dans la jalousie, la paranoïa et l'homosexualité* (G.W. XIII, 195-207 ; tr. fr. OCP XVI, p. 87-97) ;
 – ou même la boutade intraduisible attribuée à Schleiermacher et que rapporte Freud (*Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, G.W. VI, 35 ; tr. fr. Paris, Gallimard, 1988, coll. « Connaissance de l'Inconscient », p. 88) :
 « *Eifersucht ist eine Leidenschaft, die mit Eifer sucht, was Leiden schafft.* »
 « La jalousie est une passion qui cherche avec zèle ce qui crée de la souffrance. »
 Certains de ces étudiants avaient peut-être lu également les articles de Mélanie Klein réunis sous le titre *Envie et gratitude* (tr. fr. Paris, Gallimard, 1968, coll. « Connaissance de l'Inconscient »), ou encore la thèse de Lagache sur *La jalousie amoureuse* (Paris, PUF, 1947).
 2. Les vocabulaires et les dictionnaires de psychiatrie résolvent en général la question en décrivant à la fois la jalousie banale et ses formes pathologiques. Cf. par exemple, Jacques POSTEL (dir.), *Dictionnaire de psychiatrie et de psychopathologie clinique*, Paris, Larousse, 1993, p. 292.
 3. Pierre KAUFMANN (dir.), *L'apport freudien*. Éléments pour une encyclopédie de la psychanalyse, Paris, Bordas, 1993, 635 p.

Mijolla¹ : l'index, pourtant riche en notions psychologiques et philosophiques de tous ordres, ne contient pas le mot « jalousie » à sa place alphabétique, mais seulement dans le cadre du délire de jalousie.

3. Ensuite, toujours à titre de préliminaire, je noterai une différence — tenue mais peut-être intéressante — entre deux textes de Freud concernant la réaction d'un aîné à l'arrivée d'un autre enfant dans la famille.

Le premier est ce paragraphe de *l'Interprétation du rêve* intitulé « Le rêve de mort de personnes chères » qui est connu parce qu'il contient le premier énoncé publié de la théorie de l'Œdipe (la lettre à Fliess du 15 oct. 1897, qui en était la toute première expression écrite, ne sera publiée qu'en 1950). Cet énoncé y est précédé d'une longue démonstration où Freud parle, en particulier, d'un neveu « dont la domination sans partage fut troublée *au bout de quinze mois* par l'apparition d'une rivale », c'est-à-dire par la naissance d'une petite sœur. Décrivant avec complaisance le comportement jaloux de cet enfant, il regrette d'avoir laissé passer l'occasion de faire de semblables observations sur ses propres enfants qui, pourtant, « se sont suivis rapidement² ».

Le second, consacré à Goethe, est postérieur de quelques années (1917) et doit sa notoriété à son avant-dernière phrase, qui est souvent citée :

Quand on a été le favori incontesté de la mère, on garde pour la vie ce sentiment d'être un conquérant, cette assurance du succès, qui manque rarement d'entraîner le succès après soi³.

Freud y étudie avec une grande minutie la question de la rivalité entre enfants et le problème de l'effet sur l'aîné de la naissance d'un puîné. Il estime en particulier que, Johann Wolfgang étant né le 28 août 1749, sa sœur cadette, Cordelia Friederica Christiana, née le 7 décembre 1750, alors qu'il avait *quinze mois*, était « pratiquement exclue en tant qu'objet de jalousie⁴. » La contradiction par rapport

1. Paris, PUF, 1996, 871 p. coll. « PUF Fondamental ».

2. *L'interprétation du rêve*, G.W. II-III, 258 ; tr. fr. OCP, IV, p. 292.

3. *Un souvenir d'enfance de* « Poésie et vérité », G.W. XII, 26 ; tr. fr. in OCP, XV, p. 75.

4. *Ibid.* G.W., XII, 20 ; tr. fr. OCP, XV, 69.

au texte de 1899 est minime, mais on peut s'interroger sur sa signification. Regrettons, nous aussi, que Freud n'ait pas étudié de ce point de vue ses propres enfants, puisque Mathilde étant née le 16 octobre 1887, Jean-Martin le 7 décembre 1889, Ernst le 6 avril 1892, Sophie le 21 avril 1893, Anna le 3 décembre 1895, il aurait eu la possibilité d'observer les divers types de réaction suivant le délai entre les naissances. Mais très visiblement, entre 1887 et 1895, il n'était pas encore sensibilisé au problème et, en particulier, à l'importance de la différence d'âge.

4. J'ajouterai enfin deux observations personnelles, faites il y a plus de quinze ans, sur deux garçons, aînés de leurs familles respectives, qui, à des âges un peu différents, ont vu naître l'un un frère, l'autre une sœur et dont j'ai pu — partiellement — connaître à la fois la réaction à cette naissance et le destin ultérieur.

Le premier avait plus de deux ans (exactement deux ans, trois mois et 17 jours) à la naissance de son frère cadet. Il l'accueillit sans plaisir, c'est le moins qu'on puisse dire : il déclarait à qui voulait l'entendre que ce nouveau-né ne méritait pas l'admiration que ses parents manifestaient pour lui. Mais il n'y avait rien, dans son comportement, qui pût être considéré comme pathologique.

Le second, au contraire, qui avait seulement dix-huit mois et vingt-six jours à la naissance de sa sœur, eut une réaction étrange : la veille de la naissance, alors que sa mère elle-même ne savait pas si elle accoucherait le lendemain ou un peu plus tard, il eut tous les symptômes d'un état dépressif (mine triste, anorexie, hypersomnie) et ne guérit que peu à peu, dans les jours suivant, sans manifester clairement de jalousie au sens banal du terme.

Autant que j'aie pu connaître le devenir ultérieur de ces deux enfants, le second me semble s'être toujours mieux entendu avec sa sœur que le premier avec son frère, ou du moins en être resté plus proche. Une étude complète de ces deux cas devrait prendre en considération bien des facteurs : d'abord la différence entre les différences d'âges, mais aussi le fait qu'il s'agisse dans le premier cas d'un frère et dans le second d'une sœur, ou encore le fait que le second était, lors de la naissance de sa sœur, chez ses grands parents, alors que le premier était chez ses parents, ou encore la façon dont

l'enfant avait été dans chaque cas informé de l'attente d'un bébé. Faute d'avoir pu réunir toute cette information, je me contente de présenter ces deux observations comme des faits s'ajoutant à ceux que j'ai tirés de mon expérience d'enseignant, de la lecture des dictionnaires, et de celle des œuvres de Freud.

D'où trois thèmes de réflexion :

- relative méconnaissance de l'importance de la jalousie, à la fois dans les relations humaines et dans la psychothérapie ;
- caractère spécifique de sa source dans ce qu'on pourrait appeler « le traumatisme de la naissance de l'autre » ;
- rôles respectifs des interprétations psychanalytiques, psychologiques et philosophiques devant une déformation de la temporalité qui est liée à la jalousie.

I. La jalousie méconnue ?

La présence de la jalousie est-elle souvent méconnue, tant dans la vie courante que dans les psychothérapies ?

L'hypothèse est paradoxale : n'est-on pas habitué à voir la jalousie un peu partout ? Jalousies amoureuses, mais aussi rivalités de tous ordres — pour la richesse, le pouvoir, la renommée — sont couramment considérées comme autant de formes de cette « passion qui », suivant le mot attribué à Schleiermacher¹, « recherche avec zèle ce qui fait souffrir ». Mais n'est-ce pas justement parce qu'elle est banale, trop connue, qu'elle peut être méconnue ? Et cela pour trois raisons : 1) la notion de jalousie est sans limites précises ; 2) la jalousie peut être structurelle ; 3) le concept de jalousie passe, aux yeux de psychothérapeutes soucieux de « profondeur » scientifique, pour superficiel.

1. Si l'on peut voir la jalousie partout, c'est que la notion manque de rigueur. Les psychiatres font de la jalousie délirante une forme de paranoïa, mais la jalousie amoureuse sera considérée comme plus ou moins pathologique suivant le contexte éthico-

1. Cf. ci-dessus note 1 de la page 12.

social dans lequel elle se développe : un suédois, un américain ou un anglais de notre époque passerait pour anormalement jaloux s'il contrôlait les fréquentations de sa femme avec l'attention sourcilieuse qui était acceptée et même exigée par la culture andalouse ou sicilienne des siècles passés (Cf. le film *Divorce à l'italienne*). Et puis, il y a toutes les jalousies non amoureuses, qui se confondent avec ce que d'aucuns appellent l'envie (au sens qu'avait en grec le mot *phthonos*), ou avec la simple rivalité à l'intérieur d'une famille ou d'une entreprise. Certains peuples passent pour plus envieux que d'autres : par exemple les Français seraient, dit-on, à la différence des Américains, portés à vouloir empêcher autrui de s'enrichir plutôt qu'à désirer s'enrichir eux-mêmes (nivellement par le bas). Mais où s'arrête la jalousie et où commence la justice, qui exige que chacun reçoive ce qui lui est dû ? Si la plupart des relations interhumaines reposent sur une sorte de jalousie sublimée, à quoi bon le rappeler ? Ainsi la jalousie est oubliée, ou du moins négligée.

2. Mais dans d'autres cas, si la jalousie n'est pas mentionnée, c'est — paradoxalement — à cause de son importance : par exemple, lorsqu'elle structure tout un ensemble de conduites et même toute une vie. Nos sociétés étant fondées sur la compétition (sportive ou professionnelle), on ne croit pas devoir évoquer la jalousie à propos du comportement des hommes dans toutes les situations concurrentielles. Pourtant, elle est souvent là, insistante, prépondérante. Il y a des hommes et des femmes dont toute la vie est déterminée, encadrée par une structure de rivalité. Freud disait de lui-même :

un ami intime et un ennemi haï ont toujours été pour moi des exigences requises de ma vie de sentiment ; je savais comment me les procurer toujours de nouveau l'un et l'autre¹.

Mais alors que Freud (nous allons le voir) fait preuve d'une extrême lucidité quant aux origines infantiles de cette structure adulte, dans combien de cas, au contraire, des structures encore plus rigides à base de jalousie sont méconnues parce qu'elles n'apparaissent pas clairement et qu'il ne semble pas y avoir de

1. *L'interprétation du rêve*, G.W. II-III, 487 ; tr. fr. OCP, IV, p. 533.

conflit. Une femme se trouve « par hasard » avoir eu le même nombre d'enfants que sa sœur aînée, et l'on ne voit pas qu'elle a fait cela par jalousie ; un frère cadet a trouvé une profession à l'étranger et y a passé sa vie, et on ne voit pas qu'il a fui la rivalité fraternelle ; parfois, c'est au contraire le frère aîné qui est parti, et on ne voit pas qu'il a tout simplement « cédé la place ». Même dans le cadre d'une psychothérapie, il arrive qu'on l'oublie ou qu'on omette de le dire, quitte à rattacher les troubles du patient à des conflits plus classiques. Ces structures sont si solides qu'elles ne semblent pas pouvoir être remises en question et leur représentation reste, chez le patient, refoulée. Tel le visiteur de zoo qui voit la puce et non l'éléphant, on s'attachera, par exemple, à un détail du conflit œdipien sans voir que celui-ci s'inscrit dans le cadre d'une structure plus ancienne et plus agissante de rivalité fraternelle.

Il se peut que de tels « oublis » soient moins fréquents que je ne crois et que beaucoup de psychothérapeutes soient, au contraire, très attentifs à l'analyse de ces structures jalouses. Tant mieux si je me trompe ; mais la littérature psychanalytique, et en particulier les lexiques et les dictionnaires, donnent quand même à penser que l'attention portée aux conflits de ce type est insuffisante. De plus, dès l'époque de Freud, la jalousie semble avoir eu, dans la pratique psychanalytique, une place à part. Très significatif, à cet égard, est l'« exemple » que choisit Freud dans *Constructions dans l'analyse*. Reprenant dans ce texte de 1937 la problématique de *Remémoration, répétition et élaboration* (1914), il montre que, dans certains cas, l'intervention de l'analyste sous la forme d'une « construction » (*Konstruktion*) — à distinguer de l'« interprétation » (*Deutung*), laquelle porterait sur des éléments isolés — peut relancer la cure et même faire naître des remémorations. Or voici quel est l'exemple :

On peut parler de construction quand on présente à l'analysé une période oubliée de sa préhistoire, par exemple en ces termes : "Jusqu'à votre n^{ème} année vous vous êtes considéré comme le possesseur unique et absolu de votre mère ; à ce moment-là un deuxième enfant est arrivé et avec lui une forte déception [eine schwere Enttäuschung]. Votre mère vous a quitté pendant quelque temps et, même après, elle ne s'est plus consacrée à vous exclusivement. Vos

sentiments envers elle sont devenus ambivalents, votre père a acquis une nouvelle signification pour vous", et ainsi de suite¹.

Or sans aller jusqu'à dire, en employant la formule du *Journal de l'Homme aux Rats*, que « l'exemple, c'est la chose même² », on ne peut qu'être frappé par ce qu'il a ici d'inattendu. Car enfin tout homme, en analyse et même en dehors de l'analyse, sait pertinemment s'il a eu un frère ou une sœur plus jeune et se doute bien — même s'il ignore les théories psychanalytiques ou les rejette — que leur naissance a dû provoquer chez lui un choc ! Il n'y a donc là rien qui puisse être « oublié » totalement ; ce qui est étonnant, c'est au contraire qu'il n'y ait pas toujours pensé³. Et voilà que telle est justement la chose que l'analyste Freud, n'hésitant pas devant le paradoxe, va introduire de l'extérieur, comme une « construction ». Mais tout le monde n'est pas Freud, et peut-être arrive-t-il plus souvent qu'on ne croit qu'une salutaire intervention de cet ordre ne soit pas faite. Il y a, en effet, pour cela une autre raison : c'est le caractère apparemment superficiel et peu scientifique de tout ce qui touche à la rivalité jalouse.

3. Si l'on relève rarement, dans le texte qui vient d'être cité, le caractère paradoxal de ce choix d'exemple, c'est probablement parce que l'on en retient surtout la dernière phrase, qui parle de l'Œdipe, et que, dans le monde psychanalytique actuel, l'Œdipe intéresse plus que la jalousie entre enfants. Et ainsi on « oublie » la moitié du texte ; de même qu'on oublie souvent que, dans *L'interprétation du rêve*, avant de consacrer trois pages à l'Œdipe, Freud en consacre six aux rêves de mort des enfants. Peut-être est-ce pour la même raison que l'on néglige un peu la jalousie dans les dictionnaires, dans les traités, dans les thérapies. Certes, on ne la néglige jamais totalement,

1. G.W. XVI, 47-48 ; tr. fr. in *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, 1985, p. 273.

2. « Pour illustrer ces premières craintes, il indique : « Par exemple, que mon père ne vienne à mourir » (l'exemple est le chose même) ». Sigmund Freud, *L'Homme aux Rats. Journal d'une analyse* (texte et traduction, Paris, PUF, 1974, p. 39)

3. Peut-être assistera-t-on alors à ce que décrit ailleurs Freud :

« Après qu'on a réussi à imposer l'acceptation de l'événement refoulé, qu'il soit de nature réelle ou psychique, en dépit de toutes les résistances, et pour ainsi dire à le réhabiliter, le patient dit : *Maintenant j'ai la sensation de l'avoir toujours su*. Par là, la tâche analytique est résolue » (*De la fausse reconnaissance* (« déjà raconté ») *au cours du traitement psychanalytique*, G.W. X, 123 ; tr. fr. OCP, XII, p. 325).